

**Séminaire
Vies Collectives**

*organisé grâce aux parrains
de l'École de Paris :*

Air France
Algoé²
Alstom
ANRT
Areva²
Cabinet Regimbeau¹
Caisse des Dépôts et Consignations
CEA
Chaire "management de l'innovation"
de l'École polytechnique
Chambre de Commerce
et d'Industrie de Paris
CNRS
Conseil Supérieur de l'Ordre
des Experts Comptables
Danone
Deloitte
École des mines de Paris
EDF
Entreprise & Personnel
ESCP Europe
Fondation Charles Léopold Mayer
pour le Progrès de l'Homme
France Telecom
FVA Management
Roger Godino
Groupe ESSEC
HRA Pharma
IDRH
IdVectoR¹
La Poste
Lafarge
Ministère de l'Industrie,
direction générale des Entreprises
Paris-Ile de France Capitale Economique
PSA Peugeot Citroën
Reims Management School
Renault
Saint-Gobain
Schneider Electric Industries
SNCF¹
Thales
Total
Ylios

¹ pour le séminaire
Ressources Technologiques et Innovation
² pour le séminaire Vie des Affaires

(liste au 1^{er} juin 2009)

**CAFÉ PROJETS,
LA MACHINE À SECOUER LES PROJETS**

par

Lakdar KHERFI

Chef de projet – Association Aurore

Séance du 30 avril 2009

Compte rendu rédigé par Loïc Vieillard-Baron

En bref

Comment soutenir les porteurs de projets et accompagner leurs initiatives ? « *En leur dédiant une soirée conviviale où ils rencontreront les personnes susceptibles de les aider* » répond Lakdar Kherfi. Engagé dans l'animation sociale depuis sa jeunesse, il s'est frotté pendant de longues années aux difficultés de ceux qui ont des idées et peu de ressources pour les réaliser. « *Le café est un lieu de rencontre habituel et convivial. En y invitant les porteurs à présenter leurs initiatives, Café projets devient un peu leur Olympia !* » Depuis 2006, au rythme d'une soirée mensuelle qui rassemble une soixantaine de participants, la formule fait mouche : une personne sur trois s'engage à soutenir le projet présenté et plus de deux cents emplois ont été créés. Le succès permet d'affiner le dispositif d'accompagnement : un "Café porteurs" en amont pour tester la solidité des idées ; un "Village projet" en aval pour soutenir la réalisation. Reste à financer tout cela, et ce n'est pas facile...

*L'Association des Amis de l'École de Paris du management organise des débats et en diffuse
des comptes rendus ; les idées restant de la seule responsabilité de leurs auteurs.
Elle peut également diffuser les commentaires que suscitent ces documents.*

EXPOSÉ de Lakdar KHERFI

Ma jeunesse s'est déroulée à Mantes-la-Jolie, au sein de la cité du Val Fourré, l'un des plus vastes ensembles urbains d'un seul tenant d'Europe. Mon père était ouvrier spécialisé et travaillait à l'usine LTT (Lignes télégraphiques et téléphoniques) de Conflans-Sainte-Honorine. Comme il partait au travail à 5 heures du matin et revenait à 19 heures, on le voyait peu. J'ai donc été, avec mes six frères et sœurs, surtout élevé par ma mère, même si, en tant que figure d'autorité, mon père a toujours conservé une influence forte.

Joie, fête, délinquance, école

Concrètement, j'ai passé beaucoup de temps avec une multitude d'autres enfants de la cité en bas des cages d'escalier. Aujourd'hui, quand les médias parlent des banlieues, ces cages d'escalier apparaissent comme des lieux dangereux. Mais, à l'époque, c'était pour nous, les enfants, des lieux de joie où nous nous amusions entre bandes de copains, dans un environnement qui, à certains égards, nous apparaissait comme paradisiaque. Ainsi, je me souviens très clairement que l'appartement – un F5 très grand – qui a été mis à notre disposition quand mes parents ont décidé de quitter la petite maison où nous étions entassés pour venir dans ce quartier, me donnait l'impression d'être un château.

En revanche, en passant à l'âge de l'adolescence, l'atmosphère de joie s'est affaiblie, le trait dominant de la cité, pour les jeunes, étant l'absence quasi complète d'animation sociale. Pour s'occuper, il n'y avait que deux voies, celle de l'école ou celle de la délinquance. Selon les caractères, les jeunes s'orientaient vers l'une ou vers l'autre. Un de mes frères, Yazid, ici présent, a plongé dans la délinquance et fait plusieurs années de prison avant de retomber sur ses pieds. Pour ma part, je suis resté dans la voie scolaire bien que cela ne me passionnât pas. Finalement, pour avoir une vie plus enthousiasmante et parce que mon caractère s'y prêtait, je me suis découvert une aptitude à organiser moi-même les fêtes qui manquaient.

Mission locale, association, projet

Au début des années 1980, une mission locale a été ouverte dans notre quartier. Comme c'était la première fois que des gens étaient là pour s'occuper de l'animation des jeunes, elle est vite devenue un lieu de référence pour nous. Pour autant, elle n'est pas devenue immédiatement une source de dynamisme car, au début, nous allions voir les responsables en songeant uniquement à en retirer des avantages financiers ou en nature ; on se demandait comment on pourrait "gratter" quelque chose, comme une Carte Orange, ou des places de cinéma.

Mais, petit à petit, au fil des rencontres, les rapports ont évolué et le directeur, me connaissant mieux, m'a poussé à prendre des engagements plus explicites dans la vie locale. J'ai créé alors l'association Vivons ensemble qui avait vocation à organiser dans le quartier des animations sportives, des spectacles, des fêtes et du soutien scolaire. Comme Mantes-la-Jolie est déjà un peu éloignée de Paris et qu'il est long et coûteux de s'y rendre, les jeunes restent sur place sans savoir trop quoi faire. Nos activités ont donc répondu à un besoin et connu un fort succès. L'association a d'ailleurs été plusieurs fois citée par la presse comme l'une des plus dynamiques de France.

Au cours de cette activité associative, j'ai appris à présenter un projet et à monter un dossier. Cela peut paraître anecdotique car on se dit que l'important, c'est le fond, c'est-à-dire le fait d'avoir un projet et l'énergie pour le monter, mais en réalité, c'est essentiel car c'est indispensable pour convaincre les gens et obtenir les moyens nécessaires. Comme, dans les groupes de jeunes dont je faisais partie, à peu près personne n'avait une capacité de parole et d'écriture suffisante, je suis devenu la personne de référence, celle vers laquelle tout le monde se tournait.

Pendant cette période, j'ai également participé à de nombreuses manifestations suscitées par la politique du président de la République, François Mitterrand, en faveur des banlieues. J'ai ainsi été partie prenante de la Marche des Beurs en 1984 ainsi que de multiples colloques sur le développement local et la gestion des quartiers. Ils m'ont donné l'opportunité de découvrir d'autres réalités locales : Marseille, Nantes, Bondy, etc.

Acteur de l'économie sociale et solidaire

Sur le plan scolaire, j'ai passé un bac technique sans trop savoir pourquoi, simplement parce que j'ai suivi les orientations que l'institution scolaire et le métier de mon père me donnaient, puis, ayant réalisé, à travers les expériences associatives vécues, que c'était le domaine de la vie collective et de l'animation qui m'intéressait, je me suis réorienté vers des formations d'animateur social et de conducteur de projet.

Une fois les diplômes obtenus et ayant envie de quitter le quartier pour échapper à la pression de l'entourage – j'étais devenu la personne à laquelle on venait sans cesse demander des choses parce que j'apparaissais comme celui qui savait et qui avait les réseaux –, je suis parti travailler comme éducateur à Marseille, puis à l'île de la Réunion pour créer une école, puis à Cannes pour faire vivre un Café musiques (un programme du ministre de la Culture, Jack Lang), etc.

Ces nombreuses aventures dans le milieu de l'économie sociale et solidaire m'ont permis de me rendre compte de deux points importants, de manière beaucoup plus large que ce que j'avais connu au Val Fourré : l'obligation de rigueur, notamment sur le plan administratif ; l'importance de nouer d'abord des relations avant d'entrer dans la construction du projet proprement dit.

L'obligation de rigueur et l'astreinte administrative

C'est un fait que le développement des projets exige de savoir gérer administrativement de nombreux éléments : description de projet selon les règles des financeurs, statuts, fiche de paye, etc. C'est un savoir-faire technique qu'il faut acquérir, mais aussi une culture car le monde des banlieues vit plutôt dans l'inorganisation et la spontanéité. De fait, ces astreintes sont vécues douloureusement et conduisent à l'abandon de nombreux projets.

L'insertion d'un projet dans une relation humaine

Dans l'économie sociale, on fait des choses avec d'autres parce qu'on a envie de les faire ensemble. Un projet, quel qu'il soit, se construit à l'intérieur d'une rencontre entre des personnes. Il s'ensuit qu'il est crucial de trouver les dispositifs qui permettent une appréhension humaine des partenaires potentiels.

Dans ce souci, je retrouve la culture kabyle qui fait partie de mon patrimoine de par l'origine de mes parents. Là-bas, avant toute entrée dans le vif du sujet, on commence par prendre lentement un verre de thé en silence ; et j'ai constaté que c'est un moment qui permet de nouer un lien puissant et de donner une base solide à la discussion qui va suivre. Au passage, je note que la culture kabyle n'est d'ailleurs pas la seule à avoir réalisé la valeur de ce moment ; un Sénégalais de ma connaissance commence par trois verres de thé et une heure de silence ! Et cela construit une base de rencontre encore plus forte.

L'idée du Café projets

Quelques années plus tard, j'ai pensé qu'il serait pertinent de construire un lieu convivial de rencontre où les porteurs de projets pourraient les présenter, trouver des partenaires pour les aider dans telle tâche et se construire ainsi une base de départ solide pour mener à bien leur

idée. L'expérience des Cafés musiques m'orienta vers un lieu de type "bistrot" où l'on pourrait boire et manger ensemble avant de parler "affaires".

Pour cela, je possédais un point de départ, car l'association Aurore – grosse association spécialisée dans l'insertion – avec laquelle mon frère était en lien depuis longtemps et qui était prête à me soutenir, gérait deux restaurants à Paris, l'un à la Goutte d'or, et l'autre dans le XIII^e arrondissement. Le directeur de l'association a proposé de me salarier pendant six mois et de mettre à ma disposition, quand j'en aurais besoin, l'un des restaurants (ESAT) pour créer des rencontres. J'ai ainsi pu mettre au point le concept, que j'ai dénommé Café projets. En juin 2006, la première soirée Café projets a eu lieu.

Les soirées du Café projets

Le centre de la vie du Café projets est constitué par les soirées au cours desquelles un porteur du projet expose son idée, échange avec l'assistance, récupère un certain nombre de promesses d'aide.

Concrètement chaque soirée se déroule en quatre temps, les trois premiers durant une vingtaine de minutes chacun. Au cours du premier temps, le porteur du projet explique qui il est, présente son idée, et ses attentes vis-à-vis de l'assistance. Un second temps de débat avec la salle poursuit cette présentation en permettant de clarifier ce qui n'aurait pas été compris au cours de l'exposé. Au cours du troisième temps, l'ensemble des participants se répartit en petits groupes de six à huit personnes pour répondre à des questions précises préparées par le porteur, explorer les potentialités du projet grâce aux expériences de chacun et faire émerger les possibilités d'aide. La discussion est animée par un bénévole qui veille à donner la parole à chacun et à approfondir les points importants pour avoir des réponses. Enfin, le quatrième temps est un repas en commun. Pour que tout le monde puisse y participer, les prix sont peu élevés : huit euros, plus deux euros pour la boisson.

Alors que les deux premiers temps relèvent de la prise de connaissance, on peut dire que le troisième moment est du domaine de l'apport technique. On se projette déjà dans la réalisation. Ceux qui, au fil de la discussion, pensent qu'ils peuvent apporter une aide remplissent une fiche sur laquelle ils précisent en quoi.

Ces fiches seront ensuite compilées dans un "book résultat". Ce book est normalement réalisé dans les trois jours qui suivent la soirée puis remis au porteur du projet. En plus des fiches, il comprend les notes que les créateurs de liens prévus par l'organisation ont prises au cours des trois temps à partir de ce qu'ils ont entendu.

Trouver les porteurs de projets et l'assistance

Pour que la soirée soit véritablement efficace, il faut avoir un bon porteur de projet et une bonne assistance.

Les porteurs de projets

Trouver des porteurs de projets n'est pas difficile : il y en a beaucoup et l'association Aurore est suffisamment bien implantée sur le terrain pour pouvoir les repérer et les orienter vers moi ; de plus, mon bureau se trouve au sein d'une maison des associations où je côtoie beaucoup de gens qui relayent l'existence du Café projets. En revanche, il faut les sélectionner car tous les projets ne sont pas aussi prometteurs ni aussi mûrs. Or, j'attache beaucoup d'importance à ce que les rencontres puissent déboucher sur des résultats concrets à relativement court terme. Je contacte donc les porteurs et j'essaie d'évaluer leur capacité à mener un projet ainsi que la qualité propre de leur idée en termes d'innovation dans l'économie sociale et de création d'emploi avant de leur proposer de la présenter.

Une fois qu'une personne est retenue, nous l'aidons à préparer sa présentation. Nous la motivons en lui disant que c'est comme passer à l'Olympia pour les chanteurs : il faut présenter quelque chose de ficelé, convaincre le public, et normalement, on a alors la possibilité de faire un disque ensuite !

Comme je reçois de plus en plus de projets – environ quatre-vingts par an – j'ai créé un nouveau concept, dénommé "Café porteurs", consistant en une rencontre l'après-midi une fois par mois durant laquelle quatre porteurs de projet d'une même thématique peuvent venir discuter avec quatre experts autour de leur projet dans un cadre plus informel que celui des soirées. Cette nouvelle forme de rencontre convient mieux à ceux qui n'ont pas encore assez structuré leur idée. C'est une étape préliminaire avant la grande présentation. Si l'on continue l'analogie avec le monde artistique, on pourrait dire que c'est le passage par le café-théâtre avant l'Olympia.

L'assistance

Former une bonne assistance n'est pas très facile. Pour moi, les soirées sont une "machine à secouer les projets" par le débat et la mise en œuvre d'une intelligence collective, pour en faire émerger ce qu'ils ont de véritablement pertinent, mais c'est aussi un moment de connexion avec des partenaires et d'engagement de ces derniers. On trouve aisément des gens pour la première partie (autres porteurs de projets, bénévoles dans d'autres associations, étudiants de grandes écoles, etc.), mais plus difficilement pour la deuxième partie. Comme, en tout état de cause, le porteur de projet devra être capable de faire vivre un tissu relationnel pour mener à bien son idée, je lui demande d'inviter la moitié des participants, et plus particulièrement ceux dont il pense qu'ils pourront jouer un rôle concret par la suite. Pour l'autre moitié, j'utilise un fichier qui, au fil des années, est devenu très étoffé : il contient actuellement presque trois mille personnes. Chaque mois, j'envoie par l'internet une invitation qui permet de réserver en ligne.

En pratique, chaque soirée réunit une soixantaine de personnes, dans un cadre qui cherche à allier au mieux la convivialité et l'efficacité des discussions. Environ un tiers de l'assistance s'engage à soutenir l'initiative présentée d'une manière ou d'une autre : en proposant du temps, des compétences, des relations, des financements.

Le suivi

Après la soirée et la remise du book, l'équipe du Café projets reprend un contact téléphonique avec le porteur tous les six mois, et en invitant tous les porteurs une fois par an à une grande réunion que nous appelons le "Village projets". C'est l'occasion pour chacun de faire le point, de présenter ses avancées mais aussi de rencontrer d'autres entrepreneurs, de partager les expériences et de croiser les réseaux.

Actuellement, vingt-huit des trente projets présentés lors d'une soirée ont abouti à une réalisation ; ils ont entraîné la création de plus de deux cents emplois.

DÉBAT

Un intervenant : *Quel est l'objet de l'association Aurore ?*

Ladkar Kherfi : Aurore a été fondée en 1871. C'est donc une association très ancienne. Elle a pour but la réinsertion ainsi que la réadaptation sociale et professionnelle. Elle compte aujourd'hui huit cents salariés.

L'apport du Café projets pour le porteur

Int. : *Quelles sont les questions posées par le porteur aux petits groupes ?*

L. K. : Ce sont des questions très concrètes sur le financement (où est-ce que je peux trouver de l'argent ? qui peut me financer ?), sur la communication (est-ce que ma plaquette de présentation est bien faite ?), sur le projet lui-même (est-ce que je résous vraiment bien le problème que je cherche à traiter ?).

Int. : *Les porteurs sont-ils à l'aise lors de cette présentation ?*

L. K. : Non, ils sont généralement très angoissés, parce qu'ils n'ont quasiment jamais l'occasion de présenter leur idée. C'est pourquoi nous travaillons beaucoup sur la convivialité.

Int. : *En pratique, à l'issue de la soirée, les porteurs de projets repartent-ils souvent avec de quoi faire avancer significativement leur idée ?*

L. K. : Ils repartent généralement avec beaucoup de dynamisme et un surcroît de confiance, avec quelques bonnes idées pour progresser parce qu'il y en a toujours quelques-unes qui sortent au cours des discussions, avec un panel de gens qui sont prêts à les aider sur tel ou tel point (et dont les coordonnées et les propositions sont formalisées dans le book). En revanche, ils repartent rarement avec des contacts solides pour le financement. En effet, je n'arrive pas à attirer dans les soirées des personnes suffisamment proches des décisionnaires et capables de dire : « *OK, ce projet m'intéresse, venez me le présenter plus en détail.* » Il n'y a que des gens qui en connaissent d'autres en responsabilité dans une administration ou une fondation, qui seront « *sans doute intéressés* », et dont voici le numéro de téléphone... C'est très regrettable.

Int. : *Parmi les bénévoles qui proposent de l'aide, je sais qu'il y a beaucoup d'étudiants de grandes écoles. Est-il facile de travailler avec eux ?*

L. K. : Non, car il y a un décalage culturel très important : ces étudiants sont très structurés mais ne connaissent pas grand-chose à la réalité humaine. Or, dans un premier temps, quand on intervient dans l'économie sociale et solidaire, il vaut mieux avoir des compétences inverses : bien connaître la réalité humaine et ne pas être trop structuré. En effet, il est crucial de savoir repérer très vite si la personne que l'on a en face de soi est fiable et honnête, ou si elle est versatile et cherche uniquement à "gratter" quelque chose. Par ailleurs, il ne faut pas être trop rigoureux au début sinon on dégoûte toutes les autres bonnes volontés moins structurées. Enfin, dans les quartiers, on a du temps, et il est nécessaire d'en prendre avec les gens avant d'avancer pour créer une confiance. Or, les étudiants des grandes écoles ont toujours un emploi du temps très chargé. Ils viennent pour traiter un point et repartent immédiatement après...

Int. : *Selon votre expérience, quels sont les critères qui permettent de penser qu'un projet a des chances de réussir ?*

L. K. : Un grand critère, c'est que le porteur du projet connaisse très bien son secteur et dispose d'une vraie compétence. La réussite tient souvent à des détails, à une capacité à répondre finement à une attente, à résoudre des problèmes ponctuels, etc. Quand un porteur ne connaît pas suffisamment bien son secteur, il est rare qu'il se positionne exactement où il faut. Pour avoir des chances de succès, il faut aussi que le projet s'inscrive dans l'air du temps, parce que les financements par subventions sont très sensibles aux modes.

Les ressources du Café projets

Int. : *Quels sont vos moyens humains et financiers ?*

L. K. : L'équipe est constituée d'un responsable salarié à plein temps, d'un responsable de la communication à mi-temps, de huit jeunes mis à disposition par Unis-Cité deux jours par semaine, et d'une trentaine de bénévoles pour l'organisation des soirées. Son budget s'élève à deux cent treize mille euros. Cette somme couvre le salaire et demi et les frais de fonctionnement. Ses principales sources de financement sont la préfecture de Paris, le conseil régional de l'Île-de-France, la ville de Paris, et l'association Aurore.

Int. : *Il n'y a que des administrations, hormis l'association Aurore dont vous faites directement partie. Toutes vos ressources proviennent-elles donc de subventions ?*

L. K. : Oui. Je ne vois pas comment faire autrement. Il est hors de question de pouvoir financer les soirées par la restauration, car le but est de garder un prix très réduit pour pouvoir attirer une diversité de personnes et créer la convivialité et le mélange des intelligences qui font profondément partie de mon concept. Les financements sont donc de l'ordre de la subvention ou du parrainage. Au début, j'ai rencontré des fondations et cela n'a pas abouti. Je me suis alors tourné vers les administrations. Elles ont été plus réceptives. De plus, compte tenu de mon parcours dans l'économie sociale et solidaire, je savais comment les convaincre pour démarrer le projet.

Int. : *Le gage de la durée, c'est la stabilité des financements. Qu'en est-il pour vous ?*

L. K. : Le Café projets a maintenant trois ans et je dois reconnaître que je n'ai pas encore réussi à pérenniser les ressources. Aujourd'hui, les financeurs sont obsédés par les créations d'emplois. Or, le Café projets ne crée pas beaucoup d'emplois : il permet à des projets de prendre vie, et ce sont ces projets qui créent de l'emploi. C'est donc difficile de faire reconduire les financements.

Int. : *Votre Café projets s'inscrit comme une innovation dans le champ de l'économie sociale et solidaire. À ce stade, j'ai bien vu ce qu'il y avait d'innovant en termes de socialisation et de solidarité, mais pas en termes économiques. Sur ce plan, vous n'avez aucune spécificité capable d'éblouir un financeur !*

L. K. : C'est vrai que je n'ai pas créé de modèle économique original. En vérité, je n'ai pas d'intuition particulière sur le sujet et je n'ai pas mené de réflexion ni par moi-même ni avec d'autres. C'est sans doute un manque.

Int. : *Selon mon expérience, je peux affirmer qu'il est, d'une manière générale, assez facile de trouver des financements pour démarrer un projet dans l'économie sociale et solidaire, car il existe de nombreuses sources différentes dans les administrations ou les fondations, et il y en a souvent une qui a une vocation particulière pour le type de projet que l'on présente. En revanche, il est beaucoup plus difficile de les renouveler régulièrement car ces institutions renâclent à se lier pour une longue durée ainsi qu'à se sentir complètement responsables de la vie de ce qu'elles soutiennent. Pour tenir dans le temps, il faut donc assez rapidement se créer des ressources propres, capables de prendre en charge une partie de ses besoins. Avez-vous des idées dans ce sens ?*

L. K. : Une première idée serait de vendre des prestations de cafétéria, mais c'est irréaliste, car, ce n'est pas du tout ma compétence : j'utilise la restauration comme outil pour créer de la convivialité qui, elle-même, est un moyen pour favoriser l'émergence de projet. C'est de ce dernier point que je suis spécialiste. Sous cet angle, l'une des idées les plus réalistes serait d'appliquer le savoir-faire Café projets pour répondre à des besoins d'entreprise. Par exemple, on pourrait vendre des prestations d'organisation de soirées équivalentes à celles que nous faisons. Il y a peut-être un marché. En effet, les grandes entreprises ont parfois le souci d'aider leurs salariés, par exemple ceux qui vont partir à la retraite, à développer un projet dans l'économie sociale et solidaire ou à s'engager dans quelque chose d'existant. Mais ce n'est qu'une idée et je ne sais pas si elle est réellement pertinente. En tout état de cause, je ne connais pas le monde de l'entreprise et je ne sais pas comment on s'y comporte. Intuitivement, je pense que c'est très différent culturellement de ce que j'ai fait jusqu'à présent. Très concrètement, je ne connais pas non plus les modalités pratiques de financements (prix, facturation, etc.) que je devrais mettre en œuvre. Mais, cela reste néanmoins une perspective et je travaille actuellement sur une plaquette de présentation à destination du monde économique classique.

Int. : *Vous êtes un explorateur. On peut porter vos questions de financement sur un plan plus général qui est celui du financement de l'exploration. De tout temps, ça a été un défi, et les explorateurs ont généralement résolu leur problème en bricolant.*

Int. : *La gestion des relations avec vos financeurs prend-elle beaucoup de temps ?*

L. K. : Il faut faire de nombreux dossiers et rapports, et avoir le souci de mettre l'accent là où les financeurs le veulent. C'est très coûteux en termes de temps – environ un tiers du mien – et peu enthousiasmant. De leur côté, les porteurs de projets passent souvent les trois-quarts de leur temps sur les financements...

Un "café" pour les banlieues ?

Int. : *Vos réunions ont maintenant lieu à la mairie du III^e arrondissement alors qu'elles ont commencé dans un restaurant de la Goutte d'or. Il y a là un déplacement symbolique important en termes d'institutionnalisation. A-t-il une signification ?*

L. K. : Non. Si nous nous sommes déplacés, c'était pour des raisons pratiques. Il était très difficile de se garer à la Goutte d'or, si bien que de nombreuses personnes qui pouvaient être porteuses de soutiens, notamment de soutien financier, ne venaient plus. Ayant fait ce constat, j'ai cherché un autre lieu plus pratique, et les responsables de la mairie du III^e arrondissement m'ont proposé de faire les réunions dans leurs locaux et de prendre en charge l'intendance. J'ai donc accepté avec joie.

Int. : *J'ai l'impression que votre activité est devenue très parisienne alors que vous venez de la banlieue et que la première partie de votre exposé, sur votre enfance et votre jeunesse, suggère que ce milieu vous tient à cœur.*

L. K. : Effectivement, le Café projets rayonne principalement sur Paris. Je regrette ce décalage avec mon origine, mais il est difficile actuellement de mener des projets en banlieue. Une raison en est que les maires ne savent pas justifier devant leurs administrés pourquoi ils financeraient tel projet et pas tel autre, si bien qu'ils privilégient les acteurs déjà en place. Une seconde raison se trouve dans le fait que les jeunes sont peu attirés par l'économie sociale et solidaire. Ceux qui ont de l'initiative préfèrent s'engager dans l'économie classique et gagner de l'argent grâce à leur affaire. Aujourd'hui, ce que je fais est un peu à contre-courant.

Int. : *C'est plus à contre-courant qu'auparavant ?*

L. K. : Oui. Dans les années 1980, quand je suis entré dans le monde associatif, il y avait un grand vide que les politiques songeaient à combler. Ils soutenaient donc les initiatives. Ce n'est plus le cas.

Yazid Kherfi : *Dans les années 1990, le monde associatif commençant à avoir beaucoup de forces, les responsables politiques en ont eu peur et ont réduit les financements, restreignant ainsi le dynamisme. Avec l'expérience, les jeunes ont réalisé qu'il était néanmoins possible de faire bouger les choses par la violence : alors l'État réagissait en mettant de l'argent pour rétablir le calme. Mais on s'est alors situé sur le registre de l'incendie et du pompier, peu propice à la construction sereine d'idées nouvelles. À partir des années 2000, ce registre a pris fin, l'État refusant de continuer à le jouer. Les jeunes se sont alors orientés vers l'extrémisme, dont les émeutes de 2005 ont été le plus sombre épisode. Aujourd'hui, la plupart des travailleurs sociaux sont démotivés.*

Int. : *J'ai l'impression que les filles sont beaucoup moins présentes dans la vie associative que les garçons. Qu'en était-il dans les années 1980 quand vous montiez vous-mêmes votre association, et comment voyez-vous la situation aujourd'hui ?*

L. K. : *D'une manière générale, les filles des quartiers s'engagent beaucoup plus que les garçons dans la vie scolaire. C'était le cas hier et c'est toujours le cas. Et cet investissement va de pair avec un certain désengagement de la vie associative. Cependant, à l'époque, nous voulions attirer des filles, si bien que nous étions allés discuter avec leurs parents et avons créé des activités pour elles. Aujourd'hui, j'ai le sentiment que ce serait beaucoup plus difficile.*

L'horizon

Int. : *Apparemment, votre Café projets tel qu'il est fonctionne bien, au problème près de la pérennisation financière. Avez-vous un rêve qui vous tire vers l'avant ?*

L. K. : *J'aimerais beaucoup dépasser le stade de l'organisation de soirées pour créer un véritable café thématique sur les projets, comme il y a des cafés philosophiques ou des cafés librairies. Ce serait un lieu ouvert sur la rue, où le passant qui entrerait découvrirait des personnes et des initiatives pour construire l'avenir. Mais, c'est peut-être seulement du domaine du rêve. D'une manière plus réaliste, j'aimerais surtout implanter le concept hors du territoire où il est né, c'est-à-dire à Paris, par exemple dans des banlieues ou dans d'autres grandes villes. J'ai d'ailleurs écrit une brochure intitulée : *Comment ouvrir un Café projets sur un territoire.**

Présentation de l'orateur :

Lakdar Kherfi : a grandi dans le quartier du Val Fourré à Mantes-la-Jolie où il a créé avec des amis l'association Vivons Ensemble ; il a ensuite suivi un parcours en trois temps : dix ans sur les quartiers en tant qu'animateur et responsable associatif, dix ans en tant que directeur de projet pour le compte de collectivités locales (Cannes, Plaisir-78, Fondation vacances ouvertes,...) et dix ans en tant qu'inventeur et développeur de concepts (école des métiers de la fête, coffres à idées vacances, Café musiques, Café projets...) ; ayant eu cinquante ans en 2009, il repart pour trois fois dix ans...

Diffusion juin 2009